

## **Rencontre / Frédéric Sicard**

### **Décorateur en ascension**

Alors que ses confrères se plaignent de carnets de commandes vides, lui se réjouit de ses chantiers en cours. Deux hôtels, deux appartements et une maison privée sans compter une ligne de mobilier et le marché asiatique qu'il est bien décidé à conquérir. La patte de Frédéric Sicard commence à faire mouche.

Décorateur-ensemblier, c'est ainsi qu'il se définit. « Peu importe le style, c'est l'intention qui compte. Et puis je préfère l'éclectisme revendiqué avec pour règle d'or, celle d'Andrée Putman : ne pas assortir la cravate et la pochette ! » Andrée Putman justement chez qui Frédéric Sicard a travaillé sur des scénographies comme dessinateur, en parallèle de ses études à l'Ecole Boulle et aux Arts-Déco. Il recroisera le chemin de la grande dame du design, après un intermède chez un confrère, non moins célèbre. « Lorsque j'ai commencé à chercher du travail, j'ai envoyé un seul CV, chez Christian Liaigre. J'aimais ses meubles à la beauté austère, d'inspiration ethnique. » Frédéric Sicard est embauché pour travailler sur les projets d'hôtellerie, le Club Med et le Mercer entre autres. Durant deux ans, il apprend le sens de l'assemblage et les belles matières mais aussi l'humilité. Une certaine rigueur à laquelle va s'ajouter la liberté acquise auprès d'Andrée Putman. « J'ai rejoint son agence en 1998. Elle parlait des projets avec ses collaborateurs mais leur laissait carte blanche quant à l'interprétation. » Frédéric Sicard appréhende une esthétique totalement différente de celle de Liaigre. « Elle n'avait aucune idée reçue sur les matériaux ou le mélange des genres. On pouvait faire cohabiter un carrelage à trois francs six sous et un luxueux cadre en ébène. De quoi s'affranchir du carcan de la bienséance du décorateur ! » En 2004, il monte son agence et signe avec Iseu, son associé de l'époque, la boutique Nina Ricci, avenue de Montaigne. Suivront le Pullman Hotel à Cannes et dernièrement, l'hôtel Jules à Paris, deux styles différents mais le même travail autour de la sentimentalité. « J'aime bien jouer sur les objets, les matières qui évoquent des souvenirs et attendrissent. Une démarche similaire à celle du cuisinier, un métier qu'exerçaient mon père et mon grand-père. En déco aussi, tout est affaire de bon produit et de bon accord avec pour mot-clé : la convivialité. » A la différence près que lorsque l'on travaille sur des appartements privés, il faut décrypter les intentions des clients, parfois composer avec leur mobilier mais aussi tenter de leur imposer des choses. « Souvent, les clients ne veulent ni du minimalisme japonais à la Tadao Ando, ni du style « Grand Siècle » de Jacques Garcia, mais ne savent pas pour autant dans quelle direction aller. Il faut

donc les accompagner jusqu'au bout, parfois jusqu'au choix de la petite cuillère. » Pour être à l'écoute de ses clients, il préfère une agence à taille humaine avec séparation géographique du studio et de la partie administrative, comme le fait Liaigre. Dans le deux pièces où il travaille avec deux autres créatifs, il épluche la presse, écoute de la musique et s'inspire du travail des stylistes pour réaliser ses cahiers de tendance. Ses coups de cœur ? « Les créateurs des années 1940 et 1950 mais aussi les meubles de Hervé Van Straeten, véritables objets d'art, et le naturel décalé d'Inga Sempé. » Le mobilier justement, il va lancer une dizaine de pièces d'ici la fin de l'année, une partie éditée en son nom, l'autre par les artisans de son réseau qu'il affine au fil des ans. C'est ce savoir-faire français qui manque selon lui en Asie, et particulièrement dans l'hôtellerie haut de gamme. Une bonne raison de partir à l'assaut de ce continent « moins sclérosé que l'Europe », qu'il a découvert lors de nombreux voyages personnels. « Je suis conscient du bonheur que l'on peut apporter à travers la décoration. Tout autant que de la superficialité de mon travail. »

Vicky Chahine